



- Le 25 octobre commence la saison des prix littéraires.
- On en a ainsi jusqu'au 8 novembre.
- C'est une quinzaine infernale, pour les écrivains et les éditeurs.

C'est une caractéristique bien française de rassembler la distribution des prix littéraires dans un laps de temps assez court, juste à la fin de la rentrée littéraire annuelle d'août-octobre. Ailleurs, les grands prix sont plutôt dilués au cours de l'année comme, chez nous, le Prix Rossel, créé par *Le Soir* pour couronner un roman belge, qui se donne le 1^{er} décembre en dehors déjà de l'agitation, ou le Prix Première, décerné par la RTBF en février.

Pourquoi ce regroupement ? Parce qu'ils se font tous concurrence. Le Renaudot a été créé en réaction au Goncourt par des journalistes qui voulaient élire leur propre sélection. Le Femina a été fondé car le Goncourt récompensait toujours des hommes. Et l'Interallié par les journalistes qui attendaient la proclamation du Femina.

Régulièrement, ces prix sont l'objet de soupçons. Au dire de certains, les éditeurs s'entendent entre eux pour se partager les lauriers. Les jurés seraient achetés, ou vendus, c'est selon. Vrai ? Certains jurés ont balancé, c'est exact. Il s'agissait alors d'échanges de bons procédés, style renvoi d'ascenseur : vous votez pour un livre de mon éditeur, je voterai pour le vôtre.

C'est que chaque jury est composé de gens qui travaillent dans l'édition, et il leur est parfois difficile de s'abstraire de tout

contexte professionnel. Il pourrait y avoir des tendances à favoriser sa propre maison d'édition. « *L'on n'empêchera pas certains de réduire les choix du jury à des calculs, sans être capable d'imaginer que cela reflète surtout des goûts, des jugements et des humeurs* », écrivait Pierre Assouline sur le Goncourt dans *Du côté de chez Drouant*. D'ailleurs, l'arrivée de Bernard Pivot, libre de toute attache éditoriale, au Goncourt lui a redonné vernis et fraîcheur.

Pourquoi ces rumeurs alors ? Parce qu'un prix n'est pas seulement une récompense littéraire. C'est aussi une récompense financière. Bob Dylan touchera 850.000 euros pour son Nobel. Le Décembre est doté de 30.000 euros, le Grand Prix de l'Académie française de 7.500 euros. Et si le Goncourt ne rapporte qu'un chèque de 10 euros, il assure à auteur et éditeur des ventes plus que respectables. Un Goncourt, c'est 430.000 exemplaires vendus en moyenne et ça rapporte quelque 600.000 euros au lauréat en droits d'auteur. De quoi embraser le milieu.

Injuste ?

Mais il y a des critiques plus intellectuelles envers les prix. Dans *La littérature à quel(s) prix*, Sylvie Ducas estime que c'est le prix lui-même qui est pernicieux : « *Trop mettre les sunlights sur certains écrivains au détriment des autres peut paraître très injuste et arbitraire et je regrette que de très bons écrivains français ne reçoivent que peu ou pas de prix littéraires.* » Elle estime que ce système de prix est menacé par une inertie institutionnelle et un manque d'ouverture à la modernité littéraire et aux écritures exigeantes : « *Ce système a tendance à noyer toute subversion esthétique dans le canon, de même qu'il rend l'écrivain soluble dans le marché.* »

Quoi qu'en dise Sylvie Ducas, les jurés ne sont pas nécessairement engoncés dans la bien-pensance littéraire. La preuve par Littell, Ferrari, Volodine... ou par Bob Dylan. Et il n'y a pas de portrait-type du lauréat du Goncourt, du Femina ou du Médicis. Et puis la saison des prix fait parler des livres. C'est une excellente chose ça, non ? ■

JEAN-CLAUDE VANTROYEN

Le Goncourt donne-t-il des ailes ?

Le Goncourt assure-t-il la célébrité éternelle ? Pas sûr ! Vous connaissez, vous, le premier lauréat du prix, décerné en 1903 ? Il s'appelle

John-Antoine Nau et son bouquin, *Force ennemie*. Un quasi-inconnu quand il fut couronné. Toujours un inconnu aujourd'hui. Comme beaucoup d'autres. Vous avez lu Léon Frapié (1904), Emile Moselly (1907), Thierry Sandre (1924), Henry Deberly (1926), Guy Mazeline (1932), Francis Walder (1958) ?

Le Goncourt peut aussi rogner les ailes. Celles de Pascal Lainé, dont *La dentellière*, Goncourt 1974, occulte toute une œuvre. Ou de Jean Carrière, Goncourt 1972, qui aura besoin d'un psy pour s'en remettre. Il confessa que le prix avait créé « un sentiment d'étrangeté » par rapport à lui-même.

J.-C. V.

La saison des prix littéraires, jackpot des éditeurs

Après le Nobel de littérature décerné jeudi, la saison des prix littéraires commence le 25 octobre. Du Femina au Rosset, une multitude de récompenses sont décernées, principalement à Paris. Les lecteurs sont passionnés par ces prix qui dopent les ventes moyennes des lauréats.

Le calendrier 2016 des principales remises de prix

Femina
Prix Femina (25 octobre)
Créé en 1904 par des journalistes françaises en raison du caractère masculin du Goncourt.

Académie française
Prix du Roman de l'Académie française (27 octobre)
Créé en 1915 par l'Académie française.

Médicis
Prix Médicis (2 novembre)
Créé en 1958 pour récompenser un auteur en devenir.

Goncourt
Prix Goncourt (3 novembre)
Créé en 1903 par le testament d'Edmond de Goncourt.

Renaudot
Prix Renaudot (3 novembre)
Créé en 1926 par les journalistes attendant la proclamation du Goncourt.

Décembre
Prix Décembre (7 novembre)
Créé en 1989, financé par Pierre Bergé, se veut comme l'anti-Goncourt.

Interrallié
Prix Interrallié (8 novembre)
Créé en 1930 par les journalistes attendant la proclamation du Femina.

Les dotations

	En euros
Nobel	850.000
Planeta	600.000
Cervantès	90.000
Man Booker Prize	64.519
Büchner	40.000
Décembre	30.000
Grand Prix de la Francophonie	22.500
Pulitzer	9.000
Grand Prix de l'Académie française	7.500
Flore	6.150
Rosset	5.000
Médicis	686
Goncourt	10

PRIX DE FLORE
6.150€

+
un verre
de pouilly-fumé
gravy au nom du lauréat
chaque jour pendant
un an au Café
de Flore

Le nombre de prix littéraires remportés par maison d'édition

(Renaudot, Goncourt, Femina et Médicis)



Le record de **Jonathan Littell**, Ses *Bienveillantes*, Prix Goncourt et Grand Prix de l'Académie française 2006, s'est vendu à **503.000** exemplaires dans l'année de son sacre

Un Goncourt rapporte en moyenne **600.000€** au lauréat en droits d'auteur

Les classiques du Goncourt

- Marcel Proust**
A l'ombre des jeunes filles en fleurs, 1919
- André Malraux**
La condition humaine, 1933
- Julien Gracq**
Le rivage des Syrtes, 1951
- Simone de Beauvoir**
Les mandarins, 1954
- Michel Tournier**
Le roi des Aulnes, 1970
- Emile Ajar (Romain Gary)**
La Vie devant soi, 1975
- Patrick Modiano**
Rue des Boutiques Obscures, 1978
- Marguerite Duras**
L'Almant, 1984

Les lauréats belges

- PRIX NOBEL**
Maurice Maeterlinck, 1911
- PRIX FEMINA**
Dominique Rolin
Le soufflé, 1952
Françoise Mallet-Joris
L'empire céleste, 1958
- PRIX DU ROMAN DE L'ACADEMIE FRANÇAISE**
Amélie Nothomb
Stupeur et tremblements, 1999
- PRIX MEDICIS**
Pierre Mertens
Les éblouissements, 1987
Jacqueline Harpman
Orlando, 1996
Jean-Philippe Toussaint
Fuir, 2005
- PRIX GONCOURT**
Charles Plisnier
Faux passeports, 1937
Francis Walder
Saint-Germain ou la négociation, 1958
François Weyergans
Trois jours chez ma mère, 2005
- PRIX RENAUDOT**
François Weyergans
La démente du boxeur, 1992
- PRIX DÉCEMBRE**
Jean-Philippe Toussaint
La vérité sur Marie, 2009

Féliçien Marceau
Belge de naissance, il a remporté l'Interrallié avec *Les éons du cœur* en 1955 et le Goncourt avec *Creazy* en 1969. Mais il avait été condamné à 15 ans de travaux forcés et déchu de sa nationalité en 1946, pour des reportages partisans pendant la guerre : le général de Gaulle, estimant que cette condamnation n'était pas justifiée, lui avait octroyé la nationalité française en 1959.

l'expert « D'un prix peut naître un phénomène de mode »

Alain Berenboom est écrivain, avocat spécialisé en droit d'auteur, professeur à l'ULB et chroniqueur au *Soir*. Il a obtenu le prix Rossel 2013 pour *Monsieur Optimiste*.

Est-ce qu'un prix littéraire transforme un écrivain en un gestionnaire de fortune ?

Oui, quand c'est l'un des quatre grands prix français. À ceux-là, j'ajouterais le prix du livre Inter et le prix des lecteurs d'Elle. Ce sont des prix qui boostent les ventes. Ils font des livres pour lesquels ils sont décernés, des ouvrages que les gens offrent en cadeaux. Naissent à partir des prix littéraires des phénomènes de mode autour de leurs écrivains. En tout cas quand ces écrivains ne sont pas déjà des phénomènes littéraires en tant que tels. Je ne suis pas certain que le Goncourt reçu par Marguerite Duras – alors qu'elle avait plus de 70 ans – lui a vraiment permis de devenir à la mode. Tout simplement parce qu'elle l'était déjà. Devenir à la mode, c'est très important pour booster les ventes. En cela, les écrivains ne sont pas différents des chanteurs, des peintres, de tous les artistes... Un prix littéraire est donc précieux également pour la pipolisation qu'il entraîne.

Les revenus des écrivains sont liés aux droits d'auteurs qu'ils perçoivent.

Comment ça marche ?

Les auteurs, qu'ils publient des romans, des essais ou des bandes dessinées, sont payés par un pourcentage sur les ventes qui varie entre, disons, 7 et 12 % du prix de vente public du livre. Chaque livre acheté par un lecteur a donc une influence sur la portefeuille de l'auteur, parce qu'une partie du montant versé lui revient. Les

droits d'auteurs, ce sont aussi potentiellement des droits audiovisuels. Ceux-ci peuvent être importants. Un livre adapté au cinéma ou à la télévision peut rapporter davantage que les ventes du livre elles-mêmes.

Le pourcentage que vous évoquez varie-t-il en cas de succès dans un prix littéraire ?

Le pourcentage qu'il pourra négocier avec son éditeur pour le livre suivant pourra varier. Mais pas celui négocié pour le livre qui a valu à l'auteur son prix. Celui-là est fixé d'avance. Après avoir remporté un prix, des auteurs parviennent à faire passer leur pourcentage de 8 à 10 ou même 12 %. Au-delà, pour être tout à fait complet, je dirais que de plus en plus aujourd'hui, on prévoit dans les contrats des auteurs des pourcentages progressifs : 8 % jusqu'à 3.000 exemplaires vendus, 10 % au-delà d'un certain plafond et 12 % encore au-delà. Ces contrats d'édition tiennent déjà compte en quelque sorte d'un éventuel succès lors d'un prix littéraire en intégrant dans les clauses de rémunération des pourcentages progressifs selon les ventes.

Les revenus engrangés par un prix littéraire peuvent-ils être considérés autrement que sur un plan purement économique ? Entre autres avantages, ont-ils une influence directe sur le travail des auteurs ? Par exemple, pour Jonathan Littell...

Jonathan Littell n'aurait peut-être pas pu publier, s'il n'avait pas eu le Goncourt, un ouvrage plus confidentiel sur Degrelle, qui a priori n'intéressait pas le public français. Donc, oui, effectivement, cela a pu l'aider. Cer-

tains auteurs, qui reçoivent un prix littéraire important, peuvent obtenir, je crois, de leurs éditeurs de sortir des livres auxquels ils tiennent mais qui sont plus confidentiels. Je pense notamment à des recueils de nouvelles, dont on dit que sur le marché francophone ils ne se vendent pas, à quelques exceptions près. Quand un éditeur veut faire plaisir à un auteur qui lui a permis de vendre beaucoup de livres, il accepte d'éditer un ouvrage qui normalement ne va pas à la rencontre d'un grand succès commercial. Pour prendre l'exemple d'Amélie Nothomb, j'ai vu que son éditeur venait de publier son discours d'entrée à l'Académie royale de Belgique.

Pour les maisons d'édition, est-ce que de la même façon un prix littéraire peut jouer sur leur stabilité économique ?

Oui, une grosse vente contribue à la santé financière d'un éditeur. Mais au-delà, un prix littéraire assure la respectabilité, la notabilité qui lui attirera de bons écrivains qui ne seraient peut-être pas allés vers cette maison naturellement.

Et le prix Rossel ?

En Belgique francophone, le prix Rossel est sans doute le seul prix littéraire qui fait vendre des livres. Lorsqu'on le décroche, cela a un effet de notoriété, de médiatisation qui joue sur la vente de livres. ■

Propos recueillis par
MATHIEU COLINET

« Un livre adapté au cinéma ou à la télévision peut rapporter davantage que les ventes du livre elles-mêmes »

ALAIN BERENBOOM